

C'est au portrait que l'on reconnaît le grand maître; c'est là qu'il fait voir sa science, l'élévation de son sentiment et même sa connaissance de la nature morale. Le véritable artiste sait la faire transparaître tout entière sur le voile de la face humaine; il peint l'invisible par le visible. En cela, Flandrin était sans rival. Peu désireux d'étaler son habileté de main, le procédé matériel lui servait seulement à faire ressortir ce qu'un type avait de caractéristique; le modèle était ressemblant sans doute, mais pas de cette ressemblance banale qui séduit le vulgaire; il était pris dans son bel aspect, saisi à ces rares instants où une illumination supérieure lui communique une beauté qui disparaît parfois comme l'éclair. Notre peintre se préoccupait surtout de l'esprit de la nature; son pinceau scrutateur en faisait ressortir les moindres intentions.

Ses portraits étaient d'un effet sobre, mais ils attiraient par un charme irrésistible, et plus on les regardait, plus on voulait les contempler encore. Leur expression se modifiait comme quand on voit une figure vivante, et selon la disposition joyeuse ou mélancolique du spectateur, un visage semblait comme lui sourire ou s'attrister; c'est le triomphe de l'art sur le métier! L'artiste alors a exprimé la vie! Et à ce point de vue, les portraits de Flandrin comme ceux de Raphaël et de Léonard sont des créations immortelles.

Ses accessoires étaient ajustés avec simplicité, mais néanmoins avec style: un pli de vêtement moderne prenait sous sa main une allure antique. Sans cependant viser à rien dans le costume qui déplaçât le personnage du milieu et du siècle où il vivait, il savait rehausser les objets les plus simples par je ne sais quelle touche large et sûre qui les élevait à la hauteur d'une page d'histoire.

Tous les modèles que reproduisait son pinceau empruntaient un reflet de sa belle âme, et on prenait devant eux comme une leçon de distinction et de vertu.